

TOURGUENIEV

L'EXECUTION DE TROPPMANN

*Mise à mort d'une folie*



Editions Myriel  
Histoire d'écrivain

## I

Au mois de janvier de cette année, me trouvant à Paris, à table chez un de mes amis, je reçus de Maxime Ducamp l'invitation tout à fait inattendue d'assister à l'exécution de Troppmann.

Il ne s'agissait pas seulement de son exécution ; Ducamp me proposait de me faire mettre au rang des rares privilégiés autorisés à entrer dans la prison même.

On n'a pas encore oublié le crime horrible commis par Troppmann ; mais, en ce temps-là, Paris s'intéressait autant, sinon plus, à lui et à son exécution prochaine, qu'au nouveau ministère pseudo-parlementaire, qu'à l'assassinat de Victor Noir tué de la main du prince Pierre Bonaparte si étonnamment acquitté depuis.

Dans toutes les vitrines des photographes, on voyait des rangées entières de portraits qui représentaient un jeune gaillard, au large front, aux petits yeux noirs, aux lèvres lippues. C'était l'illustre assassin de Pantin.

Depuis plusieurs nuits de suite, des milliers de blousards se rassemblaient dans les environs de la Roquette, pour voir si on n'allait pas monter la guillotine, et se dispersaient seulement après minuit.

Pris à l'improviste par l'invitation de Ducamp, je ne réfléchis pas longtemps et j'acceptai. Une fois ma parole donnée d'être au rendez-vous, près de la statue du prince Eugène, au boulevard du même nom, à onze heures du soir, je ne voulus plus la reprendre. Une fausse pudeur m'empêcha de le faire. Si on allait penser que je manque de courage !

Pour me punir moi-même et donner un enseignement aux autres, je veux maintenant raconter tout ce que j'ai vu, revivre par le souvenir toutes les pénibles impressions de cette nuit. Peut-être la curiosité du lecteur ne sera pas seule satisfaite ; peut-être trouvera-t-il quelque utilité dans mon récit.

## II

Devant la statue du prince Eugène, avec une poignée d'hommes, Ducamp nous attendait.

Parmi eux, se trouvait également M. Claude, le célèbre chef de la police de sûreté, à qui Ducamp me présenta. Les autres étaient, comme moi, des visiteurs privilégiés, journalistes, chroniqueurs, etc.

Ducamp me prévint que très probablement nous aurions à passer la nuit sans sommeil dans l'appartement du commandant-directeur de la prison. L'exécution des condamnés a lieu, l'hiver, à sept heures du matin ; mais il fallait être rendu avant minuit : autrement on ne pourrait plus fendre la foule.

De la statue du prince Eugène jusqu'à la place de la Roquette, il n'y a pas plus d'un demi-kilomètre. Je n'ai encore rien vu d'extraordinaire. Il n'y avait, sur les boulevards, pas plus de monde que d'ordinaire. On eût peut-être pu remarquer que tous avançaient, quelques-uns mêmes, surtout les femmes, par saccades, dans la même direction. En outre, tous les cafés, tous les mastroquets étincelaient de lumière, ce qui est rare dans ce quartier éloigné de Paris, surtout à une heure si tardive.

La nuit n'était pas brouillardeuse, mais terne, humide sans

pluie, froide sans frimas, une vraie nuit française de janvier. M. Claude déclara qu'il était temps d'aller, et nous nous mîmes en route. Il conservait son sans-gêne tranquille d'homme affairé, chez lequel des accidents pareils ne produisent plus d'autre sensation qu'un désir de se débarrasser au plus vite d'un devoir qui manque de gaieté.

...